

Littérature étrangère

Number 57, September–October–November 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19638ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1994). Review of [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (57), 24–29.

PHOTOS DE FAMILLE

Anne-Marie Garat
Seuil, 1994, 162 p. ; 34,95 \$

Avec *Photos de famille*, essai-fiction autour de photos anciennes, l'auteur d'*Aden* nous invite à découvrir une sorte d'itinéraire de l'imaginaire et de la mémoire que chacun aura peut-être envie de parcourir à son tour avec les vieilles photos jaunies qui font partie du patrimoine de toutes les familles. Ici, l'œil averti d'Anne-Marie Garat, qui pratique et enseigne la photographie, sert à merveille l'art de la romancière.

Depuis longtemps, Anne-Marie Garat s'intéresse aux photos anciennes, ces bouts de papier réputés n'avoir de valeur que pour ceux qu'ils concernent. La photographe repère le détail singulier qui rend une photo unique parmi les clichés offerts à pleines boîtes à la curiosité des clients des marchés aux puces, et la romancière sait faire partager ce petit rien qui met en évidence la fragilité des êtres : tel regard qui se défile devant l'objectif, telle silhouette qui se devine derrière le groupe, tel geste esquissé au moment où il aurait fallu ne pas bouger ; tous détails destinés à demeurer à jamais mystérieux, mais à partir desquels on peut s'interroger, rêver et écrire. Le style, qui abonde en longues énumérations d'une précision quasi maniaque, nous incite à retourner inlassablement aux très belles photographies reproduites. Anne-Marie Garat atteint donc à une sorte d'équilibre : son écriture, pourtant rythmée, colorée et vivante, à aucun moment ne vole la vedette aux images.

En outre, le commentaire inspiré par les clichés s'enrichit de bribes d'histoire de la photographie et nous fait



presque regretter cette époque d'avant la caméra automatique qui, multipliant les amateurs à l'envi, a banalisé la prise de photographies, l'a déparée de son côté rituel et nous en a fait perdre le sens : « L'image moderne se consomme dans l'indifférence, l'ignorance, jusque dans l'imposture triviale du réalisme télévisé. Nous avons perdu de vue la pensée intime de l'image du visage, inscrite dans tout portrait. »

Sans doute, une image vaut mille mots, mais certainement pas n'importe lesquels...

Hélène Gaudreau

LA MORSURE DE SATAN

Claude Seignolle
Phébus, 1994,
189 p. ; 37,95 \$

La morsure de Satan, recueil des meilleurs contes de Claude Seignolle, appartient au fantastique, un fantastique âpre et coloré. Sans que les histoires se suivent, ces contes forment un ensemble cohérent dont le sujet, les croyances et les superstitions campagnardes, nous ramènent à l'âge de pierre. Créant une atmosphère hallucinante, l'auteur peint, sous une forme captivante et

ou diable ? Les deux, qui sont peut-être le même ! »

Ces contes à paysages, d'où surgissent surtout les ravins sans fond du Périgord, les landes hostiles du Languedoc avec leurs buissons épineux et les terres brûlées par le soleil, ne sont pas à l'abri de l'étreinte de la noirceur. L'auteur, qui possède une forte connaissance du folklore, ajoute à son métier d'archéologue-préhistorien, de nombreuses années de recherches sous la gouverne de l'abbé Breuil. Claude Seignolle, en donnant une image fidèle du merveilleux populaire, confère à la littérature de ce genre un rôle nouveau. Ses textes bien enlevés, écrits dans un français « classique », rappellent dans leur construction les œuvres des grands novellistes français du XIX^e siècle.

François Poulin

LE CERTIFICAT

Isaac Bashevis Singer
Trad. de l'anglais
par Marie-Pierre Bay
Denoël, 1994, 295 p. ; 34,95 \$

Quittant la campagne pour Varsovie, en 1922, David Bendiger tente d'obtenir un certificat d'émigration vers la Palestine. Il assiste, sans le sou et sans domicile fixe, à la rapide dégradation des conditions de vie et de citoyenneté de ses compatriotes juifs polonais. Il sent déjà, à dix-neuf ans, la vie, sa vie lui échapper. Il rejette la *Torah* malgré son éducation traditionnelle sans arriver à adhérer aux mouvements politiques dans lesquels baigne son entourage, le bolchevisme et le sionisme. S'il désire émigrer en Palestine, c'est plus pour échapper à la misère de Varsovie que par conviction politique.

Plusieurs femmes traversent sa vie, qui y joueront un rôle déterminant. Sonia, un flirt d'adolescence, l'introduit chez les sionistes ; il y enclenche le processus d'acquisition du certificat. À la recherche d'un hébergement temporaire, ce sont Edusha et Bella qui partageront leur logement avec lui, plus par conviction communiste que pour arrondir les fins de mois. La dernière, Minna, deviendra son épouse

d'un intérêt soutenu, un monde insolite de spectres, revenants et disciples du diable. Que ce soit l'histoire d'un moine que le temps a oublié, d'un félin ayant quelque familiarité avec le malin, ou l'illustration de la corruption du genre humain, cette œuvre affirme une seule interrogation : Satan existe-t-il ou est-il intégré à la nature de l'homme, avide de pouvoir et de puissance et corrompu jusqu'à la moelle des os ? Les contes de Claude Seignolle ne sont pas simplement unidirectionnels : car l'auteur termine habituellement ses textes par une ouverture qui amène le lecteur à réfléchir, à douter des prémices mêmes qu'il a établies. Par exemple, dans la « Vierge maudite », il met en question les comportements humains et pose une question finale, inquiétante : « Mais, insistons sur cette triste affaire : qui s'est vengé ? Dieu

de complaisance puisque le protectorat britannique de Palestine ne veut laisser immigrer que des familles.

Tout au long du récit, le lecteur ne peut se dégager de l'impression que David assiste impuissant à la réalisation de son destin. Les hasards s'enchaînent les uns aux autres et font se dérouler sa vie. Malgré des surprises souvent heureuses, un profond malaise transparait.

Isaac Bashevis Singer est un des très grands écrivains juifs du XX^e siècle. Il est mort en 1991 ; ce récit n'a été publié en anglais qu'en 1992. Il semble qu'il s'agisse d'un des récits les plus autobiographiques qu'il ait laissés. Bien que le texte date probablement de plusieurs décennies, il n'a rien perdu de sa pertinence. Les interrogations du romancier polonais ne sont pas sans rappeler celles de l'écrivain américain contemporain Paul Auster.

Robert Beauregard

Nouveautés d'hier :

Lesley Glaister : C'est la curiosité qui tue les chats

Le nom de l'auteur m'était totalement inconnu, comme il l'est sans doute pour vous. Le titre a piqué la mienne, de curiosité. Comme il se doit en pareilles circonstances, j'ai ouvert le livre (La Découverte, 1992) avec un certain détachement, parcourant des yeux la ritournelle élégamment reproduite en italique au milieu de la page, Pimprenille Pomponette Patachic Pimprenille Pomponelle Patachoc Sol la si Jacadic Flic Floc. J'ai souri, tout en poursuivant ce qui ne se voulait pas encore une lecture, je veux dire en bonne et due forme, avec du temps devant soi, mais déjà mes yeux m'avaient fait tourner la page, s'arrachant les phrases en apparence anodines, inoffensives. J'étais piégé, pour mon plus grand plaisir.

Difficile de rendre compte d'un si merveilleux roman en dix, quinze lignes. Nouveauté d'hier mon œil ! Précipitez-vous plutôt chez votre libraire et commandez-en deux, trois exemplaires, parce qu'après

avoir lu le vôtre vous voudrez le faire lire à tout le monde tout en rechignant à l'idée de vous en départir. L'histoire ? C'est celle de Jennifer, une adolescente qui découvre tout à coup qu'elle n'a pas l'âge qu'elle croyait avoir, que ses parents sont en réalité ses grands-parents et qui, comme Alice, a tout à découvrir du monde des adultes. Et c'est tout à la fois grave, léger, drôle, émouvant comme lorsqu'on a treize ans. Lesley Glaister, retenez ce nom. ●

Jean-Paul Beaumier

Jack Vance : Throy

Vous voulez découvrir les confins de l'univers, voyager de planètes en planètes, sauter de galaxies en amas interstellaires, avaler les années-lumière comme un pot de yaourt ? Lisez Jack Vance, le maître des mondes parallèles, le ticket d'entrée des autres parties de l'univers.

Lisez Jack Vance, mais oubliez *Throy* (Plon, 1993). Il ne suffit pas, pour faire vrai, d'affubler des personnages de noms bizarres, de mettre dans leur bouche un vocabulaire suranné, de les faire voyager d'une planète à l'autre, d'inventer des systèmes politiques ni de truffier le texte de simili-notes savantes. Même totalement imaginaire, le récit doit rester crédible. Isaac Asimov a fait mieux, beaucoup mieux. ●

Claude Régnier

Amélie Plume : Promenade avec Émile L.

Amélie, mariée, mère de deux adolescentes, vit dans un appartement de Genève. Elle travaille à un roman qui lui tient peu à cœur ; tout l'en éloigne, des notes qu'elle retrouve dans ses cartons, les photos sur lesquelles certains visages, certains lieux, lui sont devenus étrangers.

Le roman d'Amélie Plume joue sur le fragment comme matière de l'œuvre. On y retrouve plusieurs genres : journal intime, notes, dialogues imaginaires entre enfants, entre adultes, scènes de roman, dont l'auteure donne une présenta-

tion typographique différente selon la nature du fragment. Les « thèmes », nombreux, sont abordés de façon très superficielle — ce qu'on ne peut reprocher à l'auteure étant donné la minceur de ses propos. La guerre du Golfe, les voyages avec le mari, les découvertes culturelles comme les cathédrales françaises, découragent d'emblée la narratrice car leur évocation a déjà été faite par d'autres écrivains, et mieux qu'elle ne pourrait le faire, pense-t-elle. En sorte qu'il ne reste plus de ce « roman » qu'une écriture simple jusqu'à l'extrême à travers laquelle ciseaux et collage sont passés.

En Suisse romande, le livre a connu un succès de librairie et fut même réimprimé. (Zoé, 1992). ●

Martin Doré

David Lodge : Jeux de maux

Nous voici plongés dans l'univers complexe de jeunes gens qui sont croyants, de jeunes universitaires catholiques. Les multiples péripéties de leurs parcours, leurs premières expériences sexuelles, leurs déboires et leurs succès matrimoniaux nous sont décrits avec un humour parfois léger, parfois mordant. Au cœur de leurs mésaventures, leur conscience religieuse finit par s'effriter. La logique n'est donc pas absente d'un roman qui se lit à deux niveaux : le cheminement des protagonistes s'accompagne en effet de nombreuses observations auxquelles il donne lieu — réflexions sur les relations humaines, l'influence du catholicisme, etc. L'érudition de David Lodge transparait dans ses nombreuses références à des auteurs éminents ou à sa propre connaissance de l'époque au cours de laquelle se déroule le roman, les années 60 et 70. L'éventail des réflexions soulevées pourrait rendre le propos d'un abord austère, mais David Lodge réussit à nous intéresser, à hypnotiser presque son lecteur par la façon humoristique, satirique qui est la sienne de mener son récit. (Rivages, 1993). ●

Marianne Michel

Jean Rouaud : Des hommes illustres

Le second roman de Jean Rouaud (Minuit, 1993) reprend le récit elliptique de *Champs d'honneur*, s'arrêtant au personnage du père. Au-delà d'un simple complément d'informations, on peut y voir tout le sens de la démarche de Jean Rouaud.

Joseph était commerçant ; il fut le pionnier des routes d'une Bretagne « regroupée », et collectionneur de rochers liés à l'histoire ancestrale ; il était un leader incontesté dans son milieu lorsqu'il succomba à un malaise cardiaque. Le récit des années de jeunesse de Joseph suivra cette entrée en matière. La figure du père autoritaire s'estompe, apparaît l'ironie et s'éclaire le sens équivoque du titre : Joseph devint « un homme d'honneur » non du fait de sa participation à la guerre — il fut un déserteur hors pair qui échappa à toutes les recherches de l'armée — mais parce qu'il sauva la vie de celle qu'il épousa par la suite. Le récit s'achève sur la prophétie, poétique, d'un éventuel mariage.

Le talent de Jean Rouaud, qui lui a valu le Prix Goncourt en 1990, réside dans cette approche poétique et dans sa sensualité. Par son oralité, le roman rejoint le conte, et les fréquents recours au « vous » permettent au lecteur d'y pénétrer, d'en vivre certains épisodes, de se mettre dans la peau des personnages. Le style Rouaud, agissant sur l'univers comme toute banal des souvenirs d'enfance, réussit à créer un monde à la dimension de l'humanité. ●

Patrice Larivée

Nancy Huston et Leïla Sebbar : Une enfance d'ailleurs 17 écrivains racontent

Voici dix-sept récits d'enfance (Belfond, 1993), très différents les uns des autres, car leurs auteurs sont originaires d'Europe de l'Est, d'Afrique du Nord, des Antilles, du Canada... et d'ailleurs encore. Ils vivent tous en France, souvent depuis plusieurs années ; ils sont maintenant écrivains de langue française. Parlent-ils autrement de leur enfance ▶

parce qu'ils ont quitté leur pays ? Les souvenirs de l'enfance peuvent varier à l'infini, autant que ceux qui les racontent. La plupart parlent de la famille où ils sont nés, de la maison qui les a abrités, des jeux de leur enfance, de l'éveil de la sexualité. Certains aiment évoquer la beauté de leur pays, la nature, la lumière. D'autres ont connu la pauvreté, la guerre, la peur ; ou des difficultés familiales.

Nancy Huston et Leïla Sebbar, qui ont recueilli ces textes, se demandent si « [...] l'enfance d'ailleurs [ne] pourrait constituer les prémices d'une écriture de l'exil, diverse et libre, d'un texte à l'autre, d'un écrivain à l'autre ». Travail de longue haleine pour qui voudrait découvrir ce qui caractérise *la littérature de l'exil* ! ●

Monique Grégoire

L'EMPIRE DU MAL
Allan Folsom
Trad. de l'américain
par Roxanne Azimi
Belfond, 1994,
582 p. ; 39,95 \$

Il est toujours difficile de parler d'un *thriller* pour la bonne raison qu'il ne faut pas vendre la mèche. Et pourtant comment ne pas en parler quand c'est tellement bon, que c'est un roman qui vous tient en haleine jusqu'à sa cinq cent quatre-vingt-deuxième et dernière page, le genre de roman que vous commencez comme ça et qui vous fait oublier de manger ou de vaquer à vos occupations les plus urgentes.

Point de départ : un médecin de passage à Paris rencontre par hasard, dans un café, le meurtrier de son père. Des cadavres sont signalés un peu partout dans le monde. Une organisation secrète vient ajouter à la complexité de l'histoire, alors qu'un détective



créatif travaille à en démêler l'écheveau. Je ne vous dis plus rien. Apportez le livre en vacances, ayez-le sous la main pour les fins de semaine pluvieuses (on peut les présumer nombreuses). Ne prévoyez surtout pas faire autre chose cependant : vous ne pourrez le laisser. Et même si on doit en faire un film, n'attendez pas jusque-là.

C'est le premier roman du scénariste Allan Folsom. On parle d'un événement et l'on a bien raison.

Francine B. Pelletier

**UN HOMME REGARDE
UNE FEMME**
Paul Fournel
Seuil, 1994, 189 p. ; 27,95 \$

Le titre à lui seul résume le projet narratif — l'obsession narrative serait-on tenté de dire — de Paul Fournel : « un homme regarde une femme » comme pour se convaincre qu'elle est bien là, en chair et en os, en proie à tous les excès d'humeur intrinsèquement liés à sa condition de comédienne, la prostration la plus complète succédant aux moments

d'euphorie, et que c'est bien en sa présence à lui qu'elle occupe l'espace qu'ils partagent, tout l'espace qui se déploie autour d'elle. Éloge et fascination du regard qui se pose sur l'être aimé et qui verse consciemment, infailliblement dans la démesure : « Mon regard sur toi est une vraie débauche. Il ne procède d'aucun plan et ne précède aucune réalisation. Tu n'es pas l'objet de ma thèse, je n'ai pas sur toi de projet biographique, ni d'étude esthétique, psychologique ou technique. Je ne veux pas faire trace de toi. Mon regard est une pure débauche. »

Ce livre, vous l'aurez compris, rend compte d'une passion amoureuse sans autre discernement que la passion elle-même, jusqu'à l'éblouissement, l'aveuglement. De ces passions qu'on redoute et espère en même temps.

Chaque phase est soigneusement décortiquée pour mettre à nu le caractère unique, essentiel d'un geste, d'une parole, d'un silence. Rompu à l'art de la nouvelle (*Les athlètes dans leur tête* lui avait entre autres valu la bourse Goncourt de la nouvelle en 1989), Paul Fournel fait ici fi de tout genre, même si l'efficacité et le dénuement narratifs s'apparentent davantage à la nouvelle, pour se donner à son projet en toute liberté. Pour le plaisir d'une écriture qui se déploie sans filet.

Jean-Paul Beaumier

LE FRÈRE DES DRAGONS
Charles Sheffield
Trad. de l'américain
par Guy Abadia
Robert Laffont, 1994,
281 p. ; 40,50 \$

Bienvenue dans un monde où *Oliver Twist* rencontre *Big Brother*, où l'Angleterre s'efface devant l'Amérique et où les ombres de Dickens-Orwell planent sur l'écrivain Charles Sheffield. L'Amérique du XXI^e siècle nage dans le marasme de l'après-crise économique, la *Grande Cassure*, les marchés financiers ayant entraîné dans leur chute les gouvernements. Émergent de ce désastre quelques familles privilégiées, les *grandes familles*, qui concentrent entre leurs mains tous les pouvoirs. À l'abri derrière les murailles de leur forteresse du Mail, ces membres anonymes de la classe dirigeante ignorent tout de la famine, de la pauvreté et de la pollution qui sont le lot des cités délabrées.

C'est dans ce monde sans espoir que naît, d'une mère provisoire et toxicomane, Job Napoléon Salk. Enfant prématuré, chétif et affligé de malformations, il a peu de chances de survivre dans « l'après-cassure ». Dure vie en perspective pour cet enfant, qui s'échappera d'un orphelinat pour connaître la vie d'un bordel, le régime spartiate d'une maison de correction et la sauvagerie de la rue. Pour les gens se terrant dans le secret du Mail, ce marginal est le pion idéal qui n'a commis qu'une erreur, celle de naître...

Ericka Tabellione



K.
Vassilis Vassilikos
 Trad. du grec
 par Hélène Fronistas
 Seuil, 1994, 411 p. ; 34,95 \$

Lorsque le grand-père s'assied près du petit-fils pour se raconter, ce n'est pas tant l'homme qui s'exprime que la sagesse, tentant d'insuffler son expérience à la jeunesse. Apprenant ainsi les rouages de la vie, cette dernière se montrera plus prudente et moins sujette à répéter les erreurs des générations précédentes. Aussi le vieux Grec ouvre-t-il son récit selon un cérémonial destiné à capter l'attention de l'enfant : « Je vais te raconter une histoire [...] dont le héros est l'argent »... et dont tous les agents se retrouvent dans la personne de Georges K.

K., pour Kostakis, le prestidigitateur boursier qui, de 1979 à 1986, s'approprie progressivement, par de l'argent fictif, économie, presse et politique. L'argent, les idées, le pouvoir. Puisque partout c'est le fric qui gouverne, ce Bernard Tapie grec se retrouvera bientôt avec l'État entre les mains. Et comme on lâche ce que l'on tenait en tombant, sa chute, en 1989, lors de son inculpation pour détournement de fonds, provoquera celle du gouvernement socialiste de Papandhréou.

Voilà donc K. ou le roman de l'intoxication institutionnelle, de la montée d'une puissance remplie de vent. K. ou le récit de la corruption, de la gangrène sociale, provoquée par une petite poignée de rats, assez sympathiques sans doute aux lecteurs qui accordent leur faveur à Robin des bois ou au

Parrain, pour le plaisir de voir faire un croc-en-jambe au sacro-saint système.

K., c'est aussi le reportage on ne peut plus fidèle d'un journaliste fort conscient que, cette fois, la réalité devient plus fascinante que la fiction : « [...] je veux me limiter à la description des événements tels qu'ils se sont produits, comme ils se sont déroulés, sans appréciations préalables [...] je n'ai à accuser ni à défendre quiconque. Je ne suis pas juge. » Par ce roman-témoignage d'une époque encore fumante, Vassilis Vassilikos, déjà mondialement connu depuis Z. (adapté à l'écran par Costa-Gavras), s'inscrit non seulement comme un auteur solide, mais surtout comme un sociologue dont le cynisme désillusionné trouve à s'exprimer par la simple peinture d'une époque rongée où règne la loi du plus fort.

Marie-Eve Sévigny

SYMPHONIE GRABUGE
Jean Vautrin
 Grasset, 1994, 351 p. ; 34,95 \$

J'ouvre Jean Vautrin comme si j'entrouvais une fenêtre. Par l'entrebâillement, j'entends le chuintement de la chantepleure mal vissée des mots et le caracollement d'une parole sortant de belles lèvres gloutonnes, je découvre quelque chose comme une « symphonie grabuge » qui est la joie d'un enfant courant dans un terrain vague : une écriture faisant faux bond à la *mollière* de la langue. Comme un fruit mûr, j'ouvre Vautrin pour y goûter le zeste empyreumatique et acidulé du « pourquoi pas ? », pour sentir la vie débordante de sa langue outrageusement vivante. « La vie, dit-il, est offerte à l'homme comme le jouet à l'enfant. »

Jean Vautrin ? c'est pis que des mots, c'est du WD-40 (produit anti-rouille). Qui se permet encore de *froustouiller*, d'*emmouscailler*, de *s'allonge-guiboller* ou de *retroussebabouiner*, sinon lui ? Il déraille le cœur des habitudes d'un violent coup de poing de poésie. « Les astres bafouillent. » Il faut revoir le baron Arthur de Monstatruc ombré de son valet Brancouillu



s'affairer au supermarché, il faut l'entendre « rabelaisement » pépier : « Méfiez-vous du vide lorsqu'il est emballé ! » — pour s'égosiller illico, et de plus belle dans ce vocabulaire de sauterelles qui lui est cher, dans cette logorrhée de clabaudages et de *hurluberluterics* qui lui donne soudain l'air de chanter. Toujours le Rabelais des Temps modernes nous *emballe*. Toujours il nous donne à vivre.

Jean-Philippe Warren

Nouveautés d'hier :

Ania Carmel :
Les agneaux

On connaît peu, au Québec, l'activité des éditeurs suisses romands. Publié chez l'un des plus talentueux parmi eux, *Les agneaux* (Campiche, 1992) met en scène deux adolescents, le frère et la sœur, qui cherchent à s'affranchir du pouvoir qu'exerce sur eux leur père, homme violent et coureur de jupons. Ils formeront le projet de fuir la maison familiale, amenant avec eux leur mère, femme discrète, entièrement dévouée à son mari.

Ce court roman propose en réalité un archétype des rapports familiaux, une sorte d'anthropologie sociale. Disons d'abord quelques mots sur sa construction. Le narrateur emploie le « nous » dans tout le récit et suggère qu'il est la voix du frère et de la sœur. En réalité, seule la sœur tient le récit et son emploi du « nous » est déjà un signe de l'ascendant qu'elle exerce sur

son frère, d'un pouvoir qu'elle critique chez son père. Ce « nous » édifie, pour s'y opposer, une image du père, à la fois chef de famille mais aussi institution et fondement de la culture. Le père représente le monde adulte dominé par la sexualité que refuse le « nous ».

Le roman montre donc une lutte contre le monde adulte, contre la société et contre la sexualité, en même temps qu'il révèle un désir de sauvegarder l'innocence ambivalente de l'enfance. Position intenable !

Ce commentaire ne doit pas détourner les lecteurs d'une œuvre extrêmement simple dans sa construction et dans son style mais d'une forte puissance d'évocation. On pense quelquefois à Agota Kristof. ●

Martin Doré

Amin Maalouf :
Le rocher de Tanios

L'embêtant avec certains livres, c'est qu'on ne peut pas en dire du mal sans pouvoir en dire du bien non plus, comme s'il y avait un malentendu entre le projet d'un auteur et ce qu'en décode le lecteur. C'est le genre d'embarras qu'on peut ressentir en refermant le dernier livre d'Amin Maalouf, Prix Goncourt 1993, *Le rocher de Tanios* (Grasset, 1993).

Empruntant à la manière du conte et à la structure de l'enquête, le narrateur se propose d'établir la chronique de Tanios, personnage légendaire d'un petit village libanais qui aurait vécu au XIX^e siècle avant de disparaître au sommet d'un rocher qui a gardé son nom. Autour de lui gravitent un potentat local, son intendant, une beauté de légende, un patriarche, un mulétier, un pasteur anglais, l'héritier du potentat et tout un petit peuple de paysans et d'artisans. Les passions qui animent ce microcosme trouvent un écho unique du fait que le hasard de l'Histoire a placé ce petit village au cœur des stratégies des grandes puissances pour le contrôle du Moyen-Orient. Notre héros sera, bien entendu, la victime et l'instrument du Destin.

Écrivain délicat à la prose élégante, Amin Maalouf établit cette chronique tantôt par ▶

témoignages et citations interposés, tantôt en prise directe sur le déroulement de l'action. Ce faisant, il entretient une certaine ambiguïté du récit, qui se déroule soit comme une série de vignettes pleines d'atmosphère, soit par une sorte de télescopage, quand il recourt aux citations pour accélérer l'action.

Or ni le ton ni le procédé n'arrivent à hisser les péripéties du héros au niveau du légendaire, pas plus qu'ils n'arrivent à nous convaincre que les desseins du Destin sont autre chose que le fruit du hasard. Il me semble donc y avoir inadéquation entre le projet et la manière. Ce qui explique sans doute l'impression de malaise qui accompagne la lecture. ●

Yvon Poulin

NOUVELLE LYRIQUE
Annemarie Schwarzenbach
Trad. de l'allemand
par Emmanuelle Cotté
Verdier,
1994, 91 p. ; 21,95 \$

Ce bref récit d'atmosphère, écrit à la façon d'un journal intime, évoque la vie nocturne de Berlin à l'aube des années trente, avant l'instauration définitive du nazisme. Le narrateur y raconte son étrange existence dans cette ville éclatée, son arrachement aux valeurs bourgeoises. Sa rencontre avec une jeune chanteuse de cabaret le fera en effet basculer dans un univers jusqu'alors inconnu de lui. Notre héros erre, se cherche à la manière des jeunes de sa génération, quasiment privée d'avenir, désespérée et exagérément mélancolique. Dans la postface, la traductrice nous présente le livre comme le « récit d'une lassitude, d'un épuisement, d'une forme particulière de la mélancolie. C'est dans la façon dont le langage employé transcrit cette mélancolie malade du narrateur



que réside son 'lyrisme' et sa véritable modernité : le style clair, précis, blanc, la brièveté de certains chapitres, l'impression de silence et d'incommunicabilité qui se dégage des errances nocturnes à travers Berlin, disent d'une façon vraie et neuve la souffrance de se sentir étranger au monde ».

Gilles Côté

OONA
André Balland
Seuil, 1994, 178 p. ; 24,95 \$

L'*Oona* d'André Balland est un livre attachant qui se lit d'un trait. À cause d'une écriture sans fard qui glisse, qui charme et qui cerne bien les méandres de l'âme. En raison aussi du thème qui trouve son point d'équilibre entre l'insolite et le familier, entre le béton et le fragile. Surtout, enfin, par l'influence de cette Oona, saltimbanque urbaine à la dérive, qui cherche à tâtons à exprimer une émotion qui fasse magie auprès de publics improvisés. Imaginez la scène. Une automate inerte sur la place publique portant un écriteau : « Bougez-moi à votre guise. Je vous obéirai. Toujours. » Invitation étonnante ! Oona ne sait pas où ce jeu peut la conduire. En fait,



une, un homme lui vient en aide, qui l'héberge et avec qui elle se laisse entraîner au-delà de son personnage. Bref, un roman tout simple auquel on ne peut faire qu'un seul reproche, c'est de nous quitter trop vite... et pourtant c'est juste parfait comme cela.

Johanne Gauthier

KITCHEN
Banana Yoshimoto
Trad. du japonais
par Dominique Palmé
et Kyôto Satô
Gallimard, 1994,
148 p. ; 22,95 \$

« Je crois que j'aime les cuisines plus que tout autre endroit au monde. » C'est ainsi que commence l'évocation des souvenirs d'une orpheline, Mikage, qui vient de perdre la seule personne qui lui restait au monde : sa grand-mère. Un confrère de l'université et son parent l'invitent à venir habiter avec eux. Elle reprend doucement goût à la vie dans cette curieuse famille. Autodidacte, elle devient très calée en cuisine et obtiendra de travailler comme assistante d'une spécialiste de gastronomie.

L'histoire est racontée avec beaucoup de finesse et d'intelligence : le style d'écriture ne s'apparente en rien à la littérature japonaise qu'on connaît : il est beaucoup plus léger et le propos plus près des préoccupations des jeunes Nippons d'aujourd'hui. Après *Kitchen*, un court roman, aussi réussi que le premier suivra.

Banana Yoshimoto avait 23 ans lorsque parut ce premier roman ; elle en a depuis publié d'autres et des nouvelles. Viennent les traductions.

Francine B. Pelletier

Nouveautés d'hier:

Stephen King :
Dolores Claiborne

Dans le dernier roman du prolifique Stephen King, traduit par Dominique Dill, une vieille dame dévoile sous forme de confessions l'aspect obscur, terrifiant de trente ans de vie. Des questions sont demeurées sans réponse : qu'est-il arrivé lors



elle n'aime pas du tout être manipulée et touchée. Plutôt bizarre de se placer dans cette situation mais son âme d'artiste la domine : elle cherche à faire spectacle, à faire jaillir l'étincelle.

Le destin d'Oona semble se jouer sur un air d'improvisation, sans perspective du lendemain. Des bribes de sa vie ponctuent ses numéros. On apprend un peu de ses amours, un peu de sa galère, un peu de ses amis de passage, un peu de sa famille déchirée, un peu de sa quête. Et lorsqu'elle se fait arrêter par la police sur la grande place parce qu'elle « trouble » l'ordre public, l'interrogatoire n'est là que comme prétexte pour nous la faire connaître davantage entre mensonges blancs et demi-vérités.

Et puisqu'elle n'a aucun contrôle sur sa trajectoire et qu'il faut bien donner une fin à cette histoire qui n'en est pas

de l'éclipse totale de soleil du 20 juillet 1963 ? Comment Joe Saint-George, le mari dégueulasse de Dolores Claiborne, est-il mort ? De quelle façon Vera Donovan, la patronne de l'héroïne, a-t-elle vécu ses dernières heures ? Quels sont les liens qui unissent le destin de ces deux femmes dont les maris sont mystérieusement décédés de supposés accidents ? Ce que les enquêteurs vont découvrir, à partir du récit de Dolores est carrément horifiant. Sur le plan formel, ce roman — comme l'excellent *Misery* — mélange le *thriller* et le fantastique qui est, ici, seulement suggéré. D'autre part, l'analyse psychologique y est aussi forte que dans le remarquable *Jessie*, paru en 1993. (Albin Michel, 1993). ●

Gilles Côté

Jean-Pierre Cannet :
Les vents coudés

Grand-Chapital erre dans les campagnes bourguignonnes à la recherche de Rose-Monde, la femme aimée qu'il a « perdue ». Il est accueilli par un curé de village qui lui offre refuge dans la sacristie. Il achète à des gitans un jeune fauve dont les yeux sont exactement du même vert que ceux de Rose-Monde. On le retrouve dans une auberge appelée « Les vents coudés », dont le patron engouffre glouonnement tout ce qu'il mitonne dans les cuisines et peut faire apparaître des gnomes au fond de son chapeau. Le récit des aventures de Grand-Chapital est ainsi plein de fantaisie, tel un long rêve éveillé. L'écriture est légère, presque trop aérienne pour une histoire qui a finalement bien peu de poids, ou trop enjolivée pour des situations sans densité et sans surprise. Peu à peu, l'intérêt retombe.

L'auteur a-t-il voulu raconter, toute bride lâchée, une histoire fantasque, hors du réel ? Dans *La lune chauve* (L'instant même, 1991), ses nouvelles donnaient vie à des enfants et à des adolescents qui transformaient un réel accablant. La magie est ici absente (Gallimard, 1993). ●

Monique Grégoire

Pierre Magnan :
Périples d'un cachalot

Encore un livre qui parle d'amour ! Et comment ! L'amour que les riches achètent, et celui que les pauvres gagnent. Mais que vient faire un cachalot dans un roman d'amour ? C'est que voyez-vous, à l'été 1838, tandis qu'un spécimen de l'espèce pourrit dans un port de Provence et qu'il afflige la ville de sa puanteur de charogne, à quelques dizaines de lieues de là, Telmon Roderlans, antiquaire bien engraisé, est sur le point de se voir ouvrir les portes de l'adultère affriolant que lui offre (en échange de quatre mille louis) une jeune cantatrice capricieuse. Problème de taille pour notre antiquaire dont la femme détient les cordons de la bourse. Tout doit lui être caché, bien sûr, et il faut trouver l'argent.

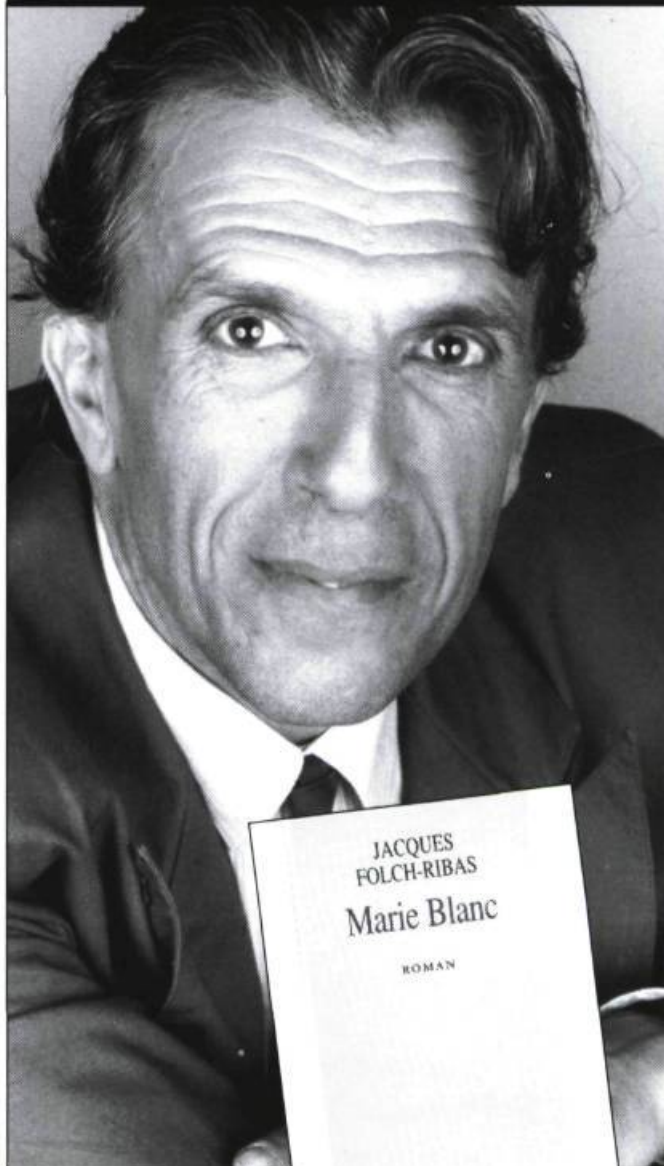
Un jour, feuilletant par hasard dans la boutique un livre traitant des baleines, Telmon Roderlans pense avoir trouvé l'*ambre gris*, cette substance parfumée, rare et recherchée que fabriquent les cachalots. Mais où trouver ce monstre ? Lors d'un voyage d'affaires, il le découvre. Sans avouer les ressorts secrets de son action, il devient le sauveur de la ville empestée et entreprend de transporter, avec l'aide de gueux sans le sou mais travaillants (pour peu qu'on leur promette ciel et terre) le léviathan puant.


Mais voilà, Telmon Roderlans n'est pas le seul à espérer les faveurs de la cantatrice et les murs ont des oreilles : son dessein devient presque public, ses rivaux de cœur et de raison s'acharnent à faire échouer l'entreprise. Leurs efforts seront vains et la nature l'emporte : « Ils étaient maintenant solidaires de cette danse en tourbillons qui jetait le courant d'une rive à l'autre en décapant jusqu'à la roche ces rivages riants aux courbes molles. »

L'écriture de Pierre Magnan, musicale et fluide, mène le lecteur à la rencontre de personnages éblouissants, sa poésie mêle l'humour et le drame, y ajoutant une goutte de morale (Denoël, 1993). ●

Jocelyn Girard

Jacques Folch-Ribas






JACQUES FOLCH-RIBAS
Marie Blanc
ROMAN
ROBERT LAFFONT

L'histoire d'un grand amour
qui demeure entouré de mystère...
Sobriété, densité, émotion retenue...
Par l'auteur de *Le silence*, ou le
parfait bohneur et *La chair de pierre*

26,95 \$



Robert Laffont